

Jeudi 15 mai 1975



ZURBARAN. MEMLING JÉRÔME BOSCH. RIBERA et...

Marie-Hélène Etcheverria

MARIE-HELENE ETCHEVERRIA a la chance très rare, de pouvoir « toucher » aux tableaux des plus grands maîtres. C'est-à-dire de les restaurer.

Il n'est pas donné à tout le monde de « refaire », ne fut-ce qu'une partie, un Zurbaran, un Jérôme Bosch, un Le Nain, un Ribera. La tâche tourne là à l'honneur, la restauration devient une mission.

Cette jeune femme blonde au regard clair s'est vouée à la restauration des chefs-d'œuvre des grands maîtres, ce qui la replonge dans la technique picturale, et l'oblige à ne pas trahir les grands aînés. Elle ne s'en consolerait pas.

Hendayaise, elle a choisi d'exercer à Biarritz.

Selon l'œuvre à restaurer, elle doit retrouver toute la technique du peintre, jusqu'à utiliser des terres provenant d'Italie, d'Allemagne, de Hollande, l'œuf, retrouver certains vernis, renoncer à des couleurs « modernes » que

l'on ne connaissait pas lors de la création de l'œuvre. Le bleu de Prusse est d'invention récente, par exemple.

Avant de restaurer, il faut analyser le tableau : rayons X, ultra-violet, chimie, interviennent. Puis vérifier que cela coïncide avec ce que l'on sait de l'alchimie du maître-créateur.

Elle a appris à Pampelune l'A B C (jusqu'à X, Y, Z) de son passionnant métier, sous la direction de José Rodriguez Azcarate, tant pour la théorie que pour la pratique. Un jour, tremblante d'émotion, elle a enfin collaboré à la restauration de la chapelle de Saint-François-Xavier. Elle a appris tout ce que contiennent les meilleurs traités, anglais et italiens, et elle a pu collaborer à des restaurations d'œuvres des XV^e, XVI^e, XVII^e siècles. Puis elle s'est installée en France.

La restauration consiste parfois à recréer en grande partie une œuvre de maître, que le temps n'a pas ména-

gée. Fort heureusement, depuis quelque temps, des photographies y aident. Auparavant, des reproductions plus ou moins précises. Parfois, il faut suppléer par l'imagination, au défaut de documentation. C'est-à-dire se substituer au créateur.

Alors, fait-on un faux ? Van Meegeren ? Non. Beaucoup d'œuvres qui ornent nos musées sont restaurées peu ou prou. Il ne viendra à personne l'idée qu'elles sont, en partie, fausses. Tout le secret, tout l'art (il faut employer le terme) consiste à faire que le faux soit vraisemblable. C'est affaire de fidélité, de goût et de technique.

On fait aussi, dans ce métier rare, des découvertes : un Boucher à Pampelune, un Gallego, un Memling. Ce dernier, parce qu'un particulier ne savait pas trop où placer le triptyque dans son appartement. Il ne savait pas ce qu'il possédait. L'œuvre a été authentifiée et cataloguée.

